



SYLVIE  
BARON

LES  
PETITS  
MEURTRES  
DU MARDI

J'AI  
LU



# Les petits meurtres du mardi

## DE LA MÊME AUTRICE

*Le Secret de la Truyère*, Les Éditions du bord du Lot, 2010 ; 2013 ; Éditions De Borée, coll. « Terre de Poche », 2020.

*L'Étrange Locataire de Madame Eliot*, Les Éditions du bord du Lot, 2012 ; Éditions De Borée, 2024 ; coll. « Terre de Poche », 2022.

*Les Justicières de Saint-Flour*, Les Éditions du bord du Lot, 2012 ; réédition sous le titre *Deux justicières*, Éditions De Borée, 2022.

*Le Silence des Hautes-Terres*, Les Éditions du bord du Lot, 2013 (prix du roman Claude Favre de Vaugelas 2014) ; Éditions De Borée, coll. « Terre de Poche », 2018.

*Un été à Rochegonde*, Calmann-Lévy, 2014.

*Les Ruchers de la colère*, Calmann-Lévy, 2015 (prix du salon La Plume et la Lettre 2015) ; Le Livre de Poche, 2016.

*L'Auberge du pont de Tréboul*, Calmann-Lévy, 2016.

*L'Héritière des Fajoux*, Calmann-Lévy, 2017 (prix Arverne 2017 ; prix Lucien-Gachon 2018).

*Rendez-vous à Bélinay*, Calmann-Lévy, 2018.

*Le Cercle des derniers libraires*, Éditions De Borée, 2018 ; J'ai lu, 2020.

*Terminus Garabit*, Calmann-Lévy, 2019.

*Le parapluie de la discorde (initialement paru sous le titre Un coin de parapluie)*, Calmann-Lévy, 2020 ; J'ai lu, 2021.

*Le pacte des filles du volcan (initialement paru sous le titre Impasse des demoiselles)*, Éditions De Borée, 2020 ; J'ai lu, 2022.

*Une miss pas comme les autres*, Calmann-Lévy, 2021.

*Des noces en or*, Calmann-Lévy, 2022 ; J'ai lu, 2023.

*Les Petits Meurtres du tricot-club*, tome 1 – *Un hôte bien encombrant*, Calmann-Lévy, 2023.

*Les Petits Meurtres du tricot-club*, tome 2 – *Une affaire de cœurs*, Calmann-Lévy, 2024.

# SYLVIE BARON

Les petits meurtres  
du mardi

---

ROMAN



*Ouvrage paru sous la direction de Julie Fallon*

© Calmann-Lévy, 2023

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Pour ma fille Claire.  
Et mes trois petits Suisses, détectives en herbe.*

## Les membres du Club du mardi

Odile Lavergne, médiathécaire

Pierrette Bozoul, la doyenne

Philippe Dessart, professeur à la retraite

Archibald de La Rochette, châtelain

Bernard Poisson, pharmacien

Iris Santoire, femme au foyer

Joanne Servier, employée à La Galoche du Cantal

Son frère Eliot, lycéen

# 1

Quand on travaille dans la médiathèque d'une petite ville, on finit par connaître les secrets de tout le monde.

Odile Lavergne le sait bien, il ne lui a pas fallu longtemps pour deviner, en raison des ouvrages empruntés, les peines de cœur, les rêves d'amour, les angoisses hypocondriaques, les nostalgies du temps d'avant, les désirs de vengeance ou tout simplement le besoin éperdu de reconnaissance de certains de ses concitoyens.

Il faut ajouter qu'Odile a le don de savoir écouter les autres, de faire preuve d'empathie et d'encourager les confidences.

— Bonjour, vous êtes bien à la médiathèque de Marcolès, que puis-je faire pour vous ?

Cette simple annonce qu'elle distille plusieurs fois par jour de sa voix chantante au téléphone met tout de suite à l'aise son interlocuteur. Dans un monde où tout va trop vite, comment ne pas apprécier cette pause offerte qui permet de prendre son temps et de le perdre sans aucune culpabilité ?

Odile multiplie aussi les petites phrases pleines de compassion.

« C'est vraiment désolant ! »

« Si ce n'est pas malheureux, tout de même. »

« Il faut bien du courage pour supporter tout cela. »

Cette dernière est sa préférée, celle qui fait mouche à tous les coups car du courage, tout le monde aimerait en avoir, mais personne n'en a vraiment.

C'est beau le courage, ça suppose de la force de cœur, de la fermeté de caractère.

En tout cas, ça ne se refuse pas si on vous en prête. L'impétrant ainsi valorisé peut rougir ou relever la tête, il se sent subitement meilleur, un flot nouveau court dans ses artères pour l'exhorter à passer à l'action.

Odile est naturellement bienveillante, elle a les pieds sur terre et un cœur gros comme un mam-mouth. La quarantaine, célibataire, elle a gardé une silhouette d'enfant, petite et fluette. Ses yeux bleus sont immenses et toujours empreints de bonté, comme son sourire. À la voir s'agiter entre les rangées de livres ou derrière son bureau d'accueil, on dirait une petite fille en train de jouer.

C'est exactement le cas, en fait. Ses lecteurs sont ses poupées qu'elle conseille, console et n'hésite pas à morigéner quand il le faut. Elle aimerait tellement pouvoir organiser leurs vies pour les rendre meilleures.

Odile est une manipulatrice qui s'ignore.

Avec son sourire, ses tasses de thé brûlant, son sirop de citron et ses gâteaux maison, elle a su se rendre indispensable et faire de la médiathèque un cocon feutré qui attire les âmes en peine aussi sûrement qu'une lanterne brillante fascine les moustiques un soir d'été.

Des âmes en peine, on en trouve partout, autant à Marcolès que dans les autres bourgades. Des timides, des rejetés, des incompris, des solitaires, des aigris, des gens qui s'ennuient et ont tout simplement besoin d'exister. Ceux-là mêmes que captent en général les réseaux sociaux.

Ici, à Marcolès, c'est naturellement autour d'Odile qu'ils se réunissent. Tous les mardis, à 20 heures précises, en référence au fameux Club du mardi qui, dans la nouvelle d'Agatha Christie du même nom, réunit autour de son héroïne Miss Marple un groupe de détectives amateurs.

Car Odile est une fan de la grande dame du crime. Elle connaît son œuvre par cœur. À la médiathèque, un coin spécial lui est consacré. Tous ses romans sont mis en valeur sur une étagère recouverte de velours noir, en plusieurs volumes pour les plus importants, sans oublier les éditions avec gros caractères pour les malvoyants et même quelques adaptations en bandes dessinées pour ceux qui ont une préférence pour le genre.

C'est bien sûr l'autrice qu'elle recommande le plus.

Sa devise phare, « Un coup de moins bien, un Agatha et ça repart », est bien connue des habitués des lieux. Certains s'en moquent discrètement, mais ici, à Marcolès, la Duchesse de la mort a de nombreux adeptes et le Club du mardi rassemble un groupe de passionnés qui ne manqueraient sous aucun prétexte cette réunion hebdomadaire.

Un brin hétéroclite tout de même, ce Club du mardi, il faut bien le reconnaître. Huit membres

en tout, en comptant Odile, à bénéficier de l'appellation privilégiée de « fidèles ».

La sémillante Pierrette Bozoul fait figure de doyenne. Un titre qui s'accorde à ses quatre-vingts printemps et à son antique fauteuil roulant, mais qui paraît légèrement usurpé au regard de sa vivacité d'esprit, de sa langue toujours bien pendue et de ses petits yeux fureteurs derrière ses lunettes d'écaille qui semblent percer jusqu'aux moindres de vos secrets intimes.

Des secrets, justement, elle en connaît beaucoup, des vrais, des fabriqués et des presque faux. Dans son ancienne vie, Pierrette tenait l'épicerie familiale, autant dire le « grand magasin », aujourd'hui remplacé par une supérette à la sortie du bourg. Une épicerie-mercerie-chausseur à l'ancienne qui était alors le cœur du village, en un temps révolu où le client ne pouvait se servir seul sans avoir auparavant dialogué longuement avec la boutiquière. Pierrette a gardé de ces années-là le goût des histoires de famille et une connaissance de la nature humaine qui l'a persuadée que tout le monde au final avait quelque chose à cacher.

Marcolès est une petite cité de caractère de six cents âmes aux confins de la Châtaigneraie cantalienne et du Midi déjà proche. Elle était au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle une des dix bonnes villes de Haute-Auvergne. Ses habitants avaient alors le titre de bourgeois. Si elle a perdu ses murailles, la ville a conservé ses portes et beaucoup de ses vieilles maisons à l'architecture médiévale aussi élégantes que surprenantes.

C'est pour ce passé historique et l'harmonie d'un bâti valorisé par l'absence de tout réseau

électrique aérien que Philippe Dessart, professeur à la retraite, est venu s'installer avec sa mère dans la Rue-Longue, dans une demeure avec fenêtres à meneaux et cave voûtée, rien de moins.

C'est sans nul doute le membre le plus éminent du Club du mardi, il se plaît en tout cas à le croire. Grand, mince, l'air sombre, des yeux enfoncés sous des sourcils broussailleux qui semblent mépriser le vulgaire néophyte, oubliant facilement qu'il officiait autrefois dans un collège de banlieue, il se présente volontiers comme un chercheur, un érudit, et se donne des airs de gentleman anglais. Ce qu'il réussit assez bien d'ailleurs, surtout quand il est contrarié car son teint prend alors la couleur d'un vrai bon steak tartare d'outre-Manche.

S'il intervient peu dans les réunions, ses propos sont toujours précis, argumentés et bien sûr indiscutables. Grand féru de l'époque victorienne, c'est par cette porte qu'il a acquis sa stature d'historien au sein du club. Il apporte ses connaissances, souvent piochées sur Wikipédia, pour rendre encore plus proche et plus concret le monde décrit dans les différentes énigmes. Un monde qui n'est plus. Hélas ! Le monde actuel, selon lui, est terriblement déprimant. Tout le groupe respecte Philippe, personne ne l'aime vraiment, c'est un homme qui garde ses distances.

Curieusement, il n'en est pas de même avec Archie. Archibald de La Rochette de son vrai nom. L'aristocrate du club. Le chéri de ces dames, l'ami dont on se recommande non sans une certaine fierté. Archie habite un château, un

vrai, un d'époque. Il a un blason, des armoiries et toute une série d'austères portraits d'ancêtres accrochés dans l'escalier. Certes la bâtisse est en mauvais état, le toit fuit, l'humidité menace les tapisseries. Orties et ronces envahissent le parc dont les murs d'enceinte s'écroulent. Mais Archie n'en loge pas moins dans une ancienne demeure seigneuriale et peu de gens peuvent s'enorgueillir d'en posséder une. Archie, d'ailleurs, ne considère pas cela comme un privilège ; à l'entendre, c'est un endroit sombre, triste et froid. Un pis-aller selon lui. Il n'a pas les moyens de le rénover, encore moins d'aller ailleurs et ne se sent pas le droit de le vendre.

Ce château en réalité fait corps avec lui, c'est son sanctuaire, sa mémoire, son étendard, sa fierté, sa vie. Archie peut passer au choix pour un poète, un marginal ou un fainéant. À quarante-cinq ans, il n'a jamais vraiment travaillé. Il prétend être dans les affaires, c'est vague, ça rassure certains, ça fait glousser les autres. Peu lui importe. Le sang bleu qui coule dans ses veines lui permet d'ignorer les sarcasmes. Il élève des chats, des chartreux, en vend quelques-uns, en garde beaucoup d'autres. Archie est un homme heureux. Il vit au jour le jour, sans commencement ni fin, ne se pose pas de questions embarrassantes et arpente la campagne d'un pas léger.

Lire pour lui est un refuge, surtout Agatha Christie. Une littérature policière, certes, mais réconfortante parce que le suspense est modéré, les cadavres sont bien peignés, les figures connues, l'écriture polie et le cadre policé, avec juste cette pointe acide des raisonnements un

peu alambiqués qui conduisent à la solution des énigmes et qui permettent de débattre pendant des heures.

D'une constitution vigoureuse marquée par la vie au grand air, Archie a dans ses yeux bleus une lueur qui capte le regard de son interlocuteur et pare d'un éclat singulier son visage plutôt banal. Archie aime les femmes, elles le lui rendent bien. Courtois, raffiné, amusant, il sait plaire. Après avoir multiplié un temps les aventures pour trouver l'âme sœur, il s'est assagi sans pour autant renoncer à perpétuer un jour la lignée des vénérables de La Rochette. Archie est un peu la mascotte du club, il l'honore de son nom, l'anime par ses bons mots et ses bouteilles de vin cachetées, aux arômes voluptueux qui délient les langues.

Le troisième homme du groupe est Bernard Poisson, pharmacien de son état. Son patronyme lui va bien car il parle peu, tout en ayant la fâcheuse habitude d'entrouvrir légèrement les lèvres quand on s'adresse à lui. Ce qui donne l'impression pour le moins étrange qu'il entend avec sa bouche. Une façon probablement de supporter les litanies des malades décrivant dans son officine leurs symptômes plus ou moins accablants. Lui aussi sait écouter ses concitoyens. L'œil rivé sur ses étagères et ses tiroirs, il se tient prêt à dégainer la gélule idoine ou le sirop magique et à l'agrémenter de quelque dentifrice ou lotion capillaire afin de rendre la vente plus rentable.

Bernard est un homme calme, compétent, rassurant. Sa blouse blanche accentue son teint laiteux mais cache avantageusement son ventre

légèrement rebondi. Un bien pour un mal. S'il se tenait plus droit, avec ses cheveux grisonnants et ses yeux mouillés de cocker, il pourrait être attirant. Enfin presque. De toute façon, il ne pourrait pas se tenir droit. Ça fait partie de sa personnalité de ne jamais se mettre en avant. Cette courbure naturelle chez lui, c'est comme pour s'excuser. De quoi ? On ne sait pas, peut-être simplement d'être bien portant et du bon côté du comptoir.

Bernard est apprécié de sa clientèle, il sait toujours faire la part des choses, peser le plus et le moins, ne pas en dire trop mais suffisamment pour calmer les angoisses malades sans aller jusqu'à prendre la moindre responsabilité dans la réussite ou non des traitements.

Bernard est veuf depuis trois ans à cause d'un malencontreux accident de voiture. À quarante-cinq ans, ce veuvage lui va bien car, de l'avis de tous, son épouse était vraiment insupportable, une Parisienne qui prenait tout le monde de haut et se plaignait de la vie culturelle étriquée du village. Celle-là, les réunions du mardi ne risquaient pas de l'intéresser. C'est d'ailleurs après sa disparition que Bernard a rejoint le club, la perspective de longues soirées solitaires l'ayant aidé à franchir le pas et à pousser la porte de la médiathèque pour répondre aux sollicitations empressées d'Odile.

Sa marotte à lui, ce sont les poisons. Fatalement, avec son métier, il les connaît bien et voue une admiration sans borne à Agatha Christie qui a su si habilement les distiller dans son œuvre.

Pour contrebalancer la brochette de retraités, célibataires ou veufs que nous venons de décrire, il faut au moins une solide figure féminine et familiale. Iris Santoire en est l'incarnation parfaite. Seule membre mariée du groupe, elle rayonne sur celui-ci en tant que femme au foyer, fière de l'être. Un rôle qu'elle assume totalement et sans complexe à l'ère #MeToo. Ce n'est pas de sa faute, elle n'a toujours eu qu'un seul rêve : avoir une grande maison remplie d'enfants, et un mari, bien sûr, accessoirement. Un rêve finalement assez facile à réaliser.

À trente-six ans, elle habite une jolie maison de caractère en pierres apparentes au cœur du village, près de l'église Saint-Martin. Quatre enfants dont les âges respectifs vont de six à quatorze ans occupent l'essentiel de ses journées, tandis que ses nuits sont réservées à son mari, Jean-Paul, un placide artisan plombier. Enfin, une partie de ses nuits seulement, et pas toutes, car avant d'être mère, épouse ou propriétaire, Iris est avant tout une mordue de lecture. Une vraie, de celles qui lisent et relisent, se mettent dans la peau des personnages, ont peur avec les victimes, furètent avec les détectives, brûlent d'amour avec les fiancées éperdues.

Iris en sait au moins autant qu'Odile en ce qui concerne la Reine du crime. Ce qu'elle recherche par-dessus tout dans ses romans, ce sont les atmosphères. Elle peut se perdre des heures entières dans ces grandes maisons de famille, ces châteaux aux corridors sans fin, ces croisières somptueuses en bateau sur le Nil ou ces longs voyages en trains-couchettes. Ces décors la plongent dans des univers éloignés du sien sans

être pour autant déconcertants, car à force de les fréquenter dans les livres, elle en connaît ou croit en maîtriser tous les codes.

Iris est une incorrigible rêveuse, une héroïne romantique, sensible comme un panaris. Ses yeux se mouillent facilement au détour d'une phrase, elle ne peut s'empêcher de laisser échapper un soupir mélancolique quand se termine la dernière. Avec ses cheveux blonds ondulés, sa peau parfaite et son regard caressant, Iris en déstabilise encore plus d'un, même si elle a perdu un peu de sa sveltesse au fil de ses grossesses répétées.

Le mardi soir est son jardin secret. Le seul moment de son existence qui n'appartienne vraiment qu'à elle. Le reste du temps, parce qu'ils n'arrêtent pas de se disputer, s'égratignent les genoux, réclament leur goûter ou une quelconque aide scolaire, il ne se passe pas dix minutes avant que ses enfants ne l'obligent à renoncer à ses lectures. Pareil pour son mari quand il regarde un match de foot et hurle devant la télévision ou s'installe sans vergogne à la table du salon pour faire la comptabilité de l'entreprise. Elle joue alors à la mère parfaite et à l'épouse accomplie sans faire d'histoire. Mais le mardi soir, c'est autre chose et tout le monde, chez elle, l'a très vite compris.

Une fois, Iris a même fêté son anniversaire de mariage un jour en avance pour ne pas rater sa précieuse réunion à la médiathèque. C'est dire l'importance de la chose pour elle ! C'est sans conteste la plus fidèle de tous, une des plus acharnés aussi à défendre bec et ongles l'œuvre de son idole. Car dans le groupe des huit, l'enthousiasme

n'est pas également partagé, certains se montrant plus volontiers critiques que les autres, plus taquins, moins fanatiques en somme.

Joanne Servier, que tout le monde ici appelle Jo, en est la principale représentante. Les autres se méfient de ses jugements, de ses analyses psychologiques et de ses interprétations parfois extravagantes. Si la jeune femme admire sans réserve l'inventivité de l'écrivaine, elle aime mettre le doigt sur ce qui fait mal dans son œuvre, comme une certaine xénophobie, un antisémitisme primaire, des déclarations discutables sur la colonisation ou l'hérédité. Joanne s'intéresse particulièrement aux personnages féminins et se félicite, sans qu'on sache trop pourquoi, que les femmes soient aussi fréquemment meurtrières que les hommes.

Bref, le contraire d'une lectrice de tout repos.

Son coup de pied régulier dans les idées toutes faites apporte sans conteste une certaine fraîcheur à l'assemblée. Et si les autres ne la suivent pas toujours dans ses raisonnements, ils lui pardonnent volontiers sa fougue car Jo est un spécimen à part.

Très à part même.

Le genre de fille à qui on jette malgré soi un coup d'œil supplémentaire quand on la croise pour la première fois par hasard.

Ça tient à des petits riens et à tout un ensemble de choses.

À sa façon de marcher, d'incliner la tête, de sourire, au désordre de sa chevelure flamboyante, à l'originalité de ses vêtements souvent bohèmes et toujours très colorés, à la franchise déconcertante de son regard noisette.

Pas belle, mieux, insaisissable, dérangement même. Une sorte de lutin malicieux qui descend d'une autre planète et assume son indépendance.

Âgée de trente-quatre ans, on ne lui connaît pas d'homme ni d'aventure amoureuse. C'est une secrète.

Jo s'emploie à La Galoche du Cantal, une fabrique innovante de chaussures à semelle de bois située au centre du bourg, qui a su relancer cette activité artisanale ancestrale. Il faut dix-huit opérations et pas moins de deux heures quinze sur deux jours pour réaliser chaque paire unique en son genre. Jo adore ce métier atypique : travailler le bois de hêtre, le cuir, estampiller, créer de nouveaux modèles. Elle en parle d'une voix un peu voilée, avec un timbre d'amoureuse. C'est ce travail qui l'a amenée ici il y a près de trois ans. Elle s'est installée dans un appartement au-dessus de la forge.

De son passé on ne sait rien, ceux qui ont tenté de l'interroger se sont heurtés à une sorte de sourire narquois semblable à celui des enfants qui sortent vainqueurs d'une longue partie de cache-cache.

Fouguese, têtue, ensorcelante, avec ses mains calleuses et son visage mobile aux yeux étincelants, la jeune femme reste un mystère, d'autant que ce n'est pas la plus assidue du groupe, loin de là. Elle donne même parfois l'impression de se payer à bon compte la tête des autres. Mais c'est Jo, le piment assuré de la soirée, alors on lui pardonne.

Son frère Eliot est le dernier membre du club. C'est aussi le benjamin, dix-sept ans tout juste,

un lycéen aussi secret qu'intuitif. Une intelligence vive, primesautière, curieuse.

Ayant poussé un matin par hasard la porte de la médiathèque, il a été ébloui par l'accueil chaleureux d'Odile. Ballotté jusqu'ici par une vie pas facile, sans cesse sur la défensive, ombrageux, le garçon ne pensait pas qu'un tel lieu puisse encore exister, qu'une personne puisse s'intéresser sincèrement à lui. Apprivoisé par les gâteaux d'Odile, il a été submergé par sa bienveillance. Un petit miracle, une osmose qui a abouti tout naturellement à la découverte d'Agatha. Plaisir de lire, de jouer, de se fondre dans un héros, de se métamorphoser et, surtout, grâce au club, d'analyser.

D'analyser vraiment. Comme ses profs de français au lycée, mais de façon encore plus subtile, moins scolaire, plus vivante, en admettant le débat, en respectant les divergences. Eliot adore cette ambiance, il se sent bien parmi ces adultes pourtant si différents de lui mais qui partagent ses goûts et le considèrent, en apparence du moins, comme l'un des leurs. C'est lui qui ensuite a amené Joanne, après avoir un peu hésité, il faut le reconnaître.

Une décision qu'il ne regrette pas.

Sa sœur, quasiment une mère pour lui, se montre différente lors des réunions du club, elle ne le traite plus en gamin et lui adresse parfois des sourires encourageants, presque complices. Sous l'égide d'Odile qui préside les séances, on lui confie volontiers la lecture des extraits choisis. Même Agatha ne trouverait rien à redire à sa belle voix d'adolescent qui charme l'assemblée.

Eliot est heureux, toujours ponctuel, une partie importante de sa vie est ici et il bouillonne d'idées pour dynamiser ces rencontres.

Comme le répète souvent la doyenne en le regardant du haut de son fauteuil roulant :

— C'est quand même beau d'être jeune !

Ce soir-là, tout commence par une réflexion d'Iris.

— Nous savons maintenant tellement de choses sur Agatha Christie que c'est presque dommage de les garder pour nous, vous ne pensez pas ?

À croire que son instinct maternel l'emporte subitement sur son égoïsme naturel de lectrice invétérée. En fait, Iris exprime tout simplement un remords tardif pour avoir dans l'après-midi rabroué sèchement son fils aîné qui lui demandait ce qu'elle lisait. Sa question, anodine en somme, aurait pu en rester là. Sans Jo qui s'empresse de répliquer d'une voix moqueuse :

— Tu veux enregistrer nos conversations, les diffuser sur Radio Cantal ? Tu crois que ça intéresserait vraiment les habitants ?

— De Marcolès ? Pourquoi pas. Ce genre de littérature est tellement apprécié qu'on pourrait faire des heureux.

C'est Odile qui a répondu, ce qui n'est guère étonnant, elle est bien placée pour le savoir. Elle ajoute sans sourciller :

— J'y ai déjà pensé, figurez-vous !

Les regards se tournent vers elle, mi-amusés, mi-intrigués. Elle s'explique en rougissant, plus petite fille que jamais.

— Depuis un bon moment, j'aimerais organiser une manifestation autour de la grande dame du crime. Réaliser une sorte d'exposition de son œuvre, présenter ses divers romans, sa biographie...

— Hum, ça pourrait être intéressant mais ça demande un travail colossal et, bien que passionnés, nous ne sommes pas vraiment des spécialistes...

Comme d'habitude, Bernard a pris un ton dubitatif sans finir sa phrase. Le pharmacien n' imagine que trop bien les moqueries et critiques que provoquerait une telle initiative.

*C'est un petit village ici, j'ai une place de notable et je tiens à la garder. Ces réunions du mardi sont fort distrayantes, mais je ne me vois pas en train de pérorer sur tous ces meurtres, somme toute assez horribles même s'ils sont bien écrits, je ne sais pas comment réagirait ma clientèle.*

— Ça existe !

L'interruption, cette fois, vient de l'historien. Philippe Dessart a pris cet air supérieur, un peu agaçant, que tous ici connaissent bien.

Les yeux ronds du pharmacien, associés à sa bouche entrouverte, le font plus que jamais ressembler à un poisson de bande dessinée.

Le jeune Eliot retient le fou rire qui monte dans sa gorge tout en s'efforçant de suivre les explications attendues.

— Je veux dire que notre chère Agatha est probablement la romancière qui a nourri le plus de spécialistes. Imaginez un peu le nombre de

thèses, d'essais, de biographies qui lui ont été consacrés, sans parler de tous ces universitaires, chercheurs, psychologues et même toxicologues qui ont passé leur existence à décortiquer en long et en travers son œuvre. Sans compter évidemment la pléiade d'écrivains, cinéastes, blogueurs, journalistes ou critiques littéraires qui tournent et vivent autour de ses écrits.

L'historien hoche la tête avec un sourire de contentement.

*Je les ai bien mouchés !*

Il en sait quelque chose, sa bible Wikipédia regorge de notes et de références à ce sujet.

C'est à ce moment même qu'une pensée saugrenue traverse l'esprit d'Eliot. L'adolescent se concentre pour mieux la capter, la peaufiner avant de la présenter aux autres.

Difficile pour autant de s'extraire du brouhaha des conversations.

Des noms fusent d'un peu toutes les lèvres, chacun semble avoir son spécialiste favori et le jette en pâture à l'assemblée pour se faire mousser.

Sa sœur n'est pas la dernière, elle cite des militants de la *cancel culture* qui souhaitent selon elle réécrire l'œuvre d'Agatha pour en gommer les aspects colonialistes et antisémites. Ce qui bien entendu fait bondir les autres. Sa sœur s'amuse, il le voit bien, il la croit capable d'inventer ce genre d'information pour faire sortir les autres de ce qu'elle appelle « leur trop confortable court-bouillon ».

Odile cette fois semble blessée. Archie compare la *cancel culture* à un nouveau maccarthysme.

Eliot comprend qu'il doit intervenir d'urgence. Tant pis si son idée est encore un tant soit peu brouillonne.

Il se lance.

— Et si on organisait un colloque ?!

Du haut de son fauteuil, Pierrette applaudit des deux mains.

Colloque, c'est un mot charmant, un mot qu'elle connaît, contrairement à celui de *cancelmachin* qui vient de provoquer tant de remous. L'épicière a tellement colloqué dans sa vie, y compris avec des personnages imaginaires, qu'elle pense que cette proposition doit être retenue.

— Bravo, petit, je trouve en effet plus agréable de discuter avec quelqu'un que de regarder des panneaux soi-disant explicatifs dans une exposition.

Même s'il ne partage pas la définition simpliste donnée par la doyenne du terme de colloque, Philippe paraît immédiatement séduit. Pour lui, ce mot est associé à celui de chercheur et évoque des entretiens entre érudits pour confronter des interprétations et des éclaircissements nécessairement pointus.

Les épaules de Bernard semblent au contraire s'affaïsser davantage. Ce mot le terrifie, le ramène des années en arrière. C'est à l'occasion d'un colloque de pharmaciens sur la prévention des allergies, à Clermont-Ferrand, qu'il a rencontré sa femme qui faisait office d'hôtesse d'accueil. Elle n'a plus jamais été aussi avenante que ce jour-là. Il vivait alors une aventure amoureuse. C'est le regret de sa vie, avoir délaissé cette personne qui partageait ses centres d'intérêt pour s'amouracher d'une écervelée aussi prétentieuse

que hargneuse qui a passé le reste de son existence à le mépriser.

*Si seulement je ne m'étais pas inscrit à ce colloque !*

*Ah non, pas ça ! On peut trouver autre chose.*

Iris n'a jamais participé à rien de tel. C'est un mot pourtant qui l'attire. L'an dernier, son mari est parti deux jours à Rodez pour un séminaire de maintenance en plomberie, il en est revenu à la fois satisfait et coupable. Elle jurerait en son for intérieur qu'il lui a été infidèle. Sans pouvoir le prouver, évidemment. L'expression elle-même a un parfum d'interdit, de badinage, de confession, de rencontre qui tranche avec son côté sérieux. Ça lui fait penser à un poème de Verlaine étudié au lycée, *Colloque sentimental*. Les vers lui échappent mais elle se souvient d'une nostalgie, d'un regret, d'une certaine tendresse qui l'avaient touchée. Elle approuve d'un mouvement de tête.

— C'est un joli terme.

— Ça a de la classe, j'en conviens, mais qu'est-ce qu'on mettrait dedans ?

Archie est pragmatique. Cette histoire le divertit. Colloque ou pas, des rencontres de ce type sur les demeures historiques, il en connaît un rayon. Conservation, valorisation, subvention, inscription, authenticité, architecture, esprit des lieux mais aussi tout ce qui va avec : ronds de jambe, dîner de gala, soutien, fiscalité, politesses exagérées et au mieux ébats amoureux d'un soir. Pour lui, le dernier en date a eu lieu à Paris au palais Brongniart, rien de moins, il a dû ruser pour ne pas payer la cotisation d'entrée et s'est ennuyé à mourir dans une causerie interminable sur le

mécénat au secours du patrimoine. Il revoit le programme en lettres d'or, les nombreux conférenciers, les importants sponsors, la ronde des personnalités, les succulents petits fours, et se mord les lèvres.

*Comment leur faire comprendre sans être blessant qu'un truc de ce genre ne s'improvise pas ?*

Il hausse exagérément ses sourcils pour le suggérer.

— Cela suppose d'inviter plusieurs intervenants.

S'il voulait éteindre l'enthousiasme de l'assemblée, il en est pour ses frais.

Odile, qui se gardait depuis un moment de s'exprimer, reprend la parole.

Ses joues rouges et son ton solennel ne présagent rien de bon.

— Bravo, Eliot, c'est exactement l'idée que je cherchais. Un colloque, ici à Marcolès, avec des spécialistes reconnus d'Agatha Christie ! Vous vous rendez compte ?

Elle sourit, heureuse, insouciante.

Odile est attachante et presque jolie quand ses yeux pétillent de la sorte.

Elle s' imagine déjà saluant les invités forcément tous plus prestigieux les uns que les autres, allant d'une table ronde à une conférence, et surtout apprenant des tas d'anecdotes encore inconnues du grand public sur son idole.

— S'ils sont trop nombreux, il faudra plus d'une semaine pour laisser à chacun cinq minutes de parole !

Jo a voulu redresser la barre sans être méchante. La médiathécaire est bien la seule avec qui elle prenne des gants. Le message malheureusement

passé au-dessus d'Odile qui flotte déjà sur un nuage de béatitude.

— Une semaine, oh oui, ce serait l'idéal. On pourrait ainsi leur faire découvrir la région...

Le côté « épicier » de Pierrette se réveille.

— Vous n'y pensez pas, entre le logement et la restauration, ça va coûter une fortune !

*Enfin un peu de bon sens !*

Le pharmacien saute sur l'occasion pour renchérir.

— Et le transport ! Vous imaginez les coûts du transport ? Tous ces gens-là sont des pros, la plupart viennent de loin, certains même de l'étranger, vous voyez un peu les frais que ça représente ?

Odile ne s'avoue pas vaincue.

Elle secoue sa tête de gauche à droite comme un roseau balancé au vent.

— Il suffit de demander des subventions à la mairie ou au comité des fêtes. On organise bien chaque année dans la commune un critérium cycliste, une nuit du conte, la venue d'un théâtre de rue, une course de motos et un marché artisanal, je ne vois pas pourquoi un colloque littéraire poserait plus de problèmes. Qu'est-ce que tu en penses, Philippe, toi qui es au conseil municipal ?

L'historien soupire, il est partagé. Cette histoire de colloque lui plairait bien, mais l'organiser ici lui semble complètement utopique. Il essaie de s'en sortir avec une pirouette.

— Bien sûr, Odile, la commune participerait, mais ne nous leurrions pas, les montants octroyés restent toujours modestes, ce sont surtout les sponsors qui soutiennent les événements

que tu cites. C'est malheureusement plus facile d'en trouver pour une course cycliste que pour la littérature. D'autant plus que, crois-en mon expérience, ces spécialistes ne viendront pas gratuitement. Je dois reconnaître que pour chacune de mes participations à un colloque, on m'a rémunéré, non pas grassement mais de façon suffisamment importante pour m'inciter à accepter.

Ses sourcils frémissent et ses yeux sombres parcourent l'assistance en quête d'une admiration justifiée. Il n'a bien entendu jamais été invité à la moindre conférence, mais les autres ne peuvent pas le savoir. Philippe a constamment besoin de se réinventer une vie pour exister.

Un sourire moqueur flotte sur les lèvres de la sabotière. Cette femme l'exaspère, elle lui rappelle certains élèves insolents.

*Pour qui se prend-elle ? Qu'a-t-elle de plus que nous ?*

Elle porte aujourd'hui des baskets mauves, comme un contrepoint visuel en bas de sa silhouette pour rappeler qu'elle est une femme libre, rebelle aux conventions étriquées de l'habillement.

Pour sa part, il trouve ça complètement puéril et, subitement, l'idée même du colloque s'éloigne.

*Impossible d'organiser un truc qui tienne la route avec des hurluberlus pareils !*

Pour clore définitivement la question, il ne peut s'empêcher de pérorer.

— En fin de compte, mes amis, ce n'est peut-être pas une si bonne idée. Quand on parle de colloque, ça ne manque pas d'évoquer en moi le fameux colloque de Poissy où L'Hospital eut la

fâcheuse idée de convoquer évêques et ministres pour rapprocher les religions catholique et protestante, et qui se termina comme chacun sait par une violente querelle. Les spécialistes entre eux se contredisent toujours ; à mon avis, mieux vaut, pour nos finances et la paix des ménages, n'en inviter qu'un seul.

C'est la douche froide pour Odile, son regard s'embue, une sorte d'engourdissement la pénètre.

Son colloque part en fumée, une banale causerie n'aura jamais le même panache.

Archie se sent obligé de voler à son secours. Il a toujours respecté Odile et n'hésite pas à la comparer, en tout bien tout honneur, à une bouillotte, comme celle que sa mère glissait dans son lit les soirs d'hiver. Une bouillotte de bien-faisance qui enveloppe les autres de sa chaleur humaine. L'idée de voir couler de grosses larmes sur les joues de la bouillotte lui est insupportable.

*Tant pis si cette proposition de colloque est débile, on doit bien pouvoir faire quelque chose !*

C'est évidemment à l'historien qu'il s'adresse, certain que, dans l'assemblée, personne n'a rien compris à cette histoire de Poissy.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, Philippe. Puisque tu évoques Poissy, rappelle-toi que les réformateurs ont au contraire toujours considéré ce colloque comme une victoire pour leur camp. La Réforme, auparavant clandestine, devient à partir de ce moment une religion reconnue dont les représentants vont pouvoir traiter d'égal à égal avec les prélats de l'Église catholique. On pourrait donc considérer que ce colloque, au fond, a tout de même été utile. En outre, il ne s'agit pas pour nous de confronter des opinions

divergentes mais, bien au contraire, de réunir d'éminents adeptes de la Reine du crime. Loin de nous l'intention de les voir s'entredéchirer !

Philippe lui lance un regard circonspect, il évite en général les joutes oratoires avec l'aristo, comme il l'appelle. C'est le seul ici capable de le contredire et en général il s'abstient de le faire, par flegme ou indifférence. Inutile avec lui de jouer à la supériorité du sachant. Il a été plusieurs fois surpris par l'érudition naturelle d'Archibald, sa culture d'aristocrate qui, loin d'empiler comme lui les connaissances, les combine avec aisance et subtilité. Il préfère s'incliner.

— Bien sûr, vu comme ça, on peut concevoir quelque chose de plus consensuel. Toutefois, ça reste trop ambitieux pour une commune comme la nôtre, il vaudrait mieux l'envisager au niveau départemental.

Odile respire, ses rides de sourire reviennent au coin des yeux, mais elle tient à son idée première.

— La culture s'invente sur le terrain, on ne peut pas se contenter d'être des consommateurs passifs, c'est ici que ça doit avoir lieu, avec nous, par nous, pour nous !

— Mais qui va payer ? reprend la doyenne qui, tel un brave roquet, ne lâche jamais prise.

Depuis tout à l'heure, le projet d'une telle manifestation a si bien gonflé dans l'imagination romanesque d'Iris qu'elle refuse d'y renoncer pour de basses raisons financières. Elle répond du tac au tac :

— Pendant le critérium cycliste, la plupart des participants sont logés chez l'habitant. Si chacun y met du sien, on doit pouvoir accueillir chez





---

14184

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone  
par CPI Black Print  
le 11 août 2024*

Dépôt légal août 2024  
EAN 9782290394595  
OTP L21EPLN003580-612516

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion